

# L'amour au pays de l'Astrée

Autor(en): **Gonon, Marguerite**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de linguistique romane**

Band (Jahr): **38 (1974)**

Heft 149-152

PDF erstellt am: **22.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-399564>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## L'AMOUR AU PAYS DE L'ASTRÉE

Si le Forez connaît quelque notoriété littéraire, c'est surtout à Honoré d'Urfé qu'il le doit, car la réputation des Allard, Chapelon, Papon n'a guère dépassé la province. Le Lignon de l'*Astrée* est mon plus proche voisin, le château de la Bastie d'Urfé est à quelques minutes de mon village. En mon jeune âge, je pensais que chacun avait entendu parler de Céladon, et il me souvient du temps où, Verlaine étant « au programme », je sentais mon chauvinisme agréablement chatouillé : « ... et c'est un troubadour Que le Lignon, et c'est un ruffian que l'Adour ». Las ! Le roman-fleuve que si peu de gens ont lu n'a pas laissé de traces profondes chez nous <sup>1</sup>. Nous sommes certes persuadés que le Forez « renferme ce qu'il y a de plus rare au pays des Gaules », mais nous n'avons pas très fort l'âme bucolique <sup>2</sup>.

J'ai ouvert le *Lexique du parler de Poncins* (Klincksieck éd., 1947) ; j'y ai bien trouvé le verbe *âmâ* (sans exemple), mais je n'ai pas trouvé amour <sup>3</sup> ; *dé zyâ tîdr* <sup>4</sup> ne signifie pas des yeux langoureux, tendres, mais des yeux chassieux... Pourtant, le rossignolet chante bien ici comme ailleurs <sup>5</sup> et nous

1. L'auberge du château de la Bastie s'appelle *l'Astrée*, nom porté par un cinéma de Montbrison. A Boën, un boulevard, à Feurs, une rue Honoré d'Urfé, nom porté par un lycée de Saint-Étienne.

2. Depuis 1955, le paysan traditionnel s'est effacé devant l'exploitant agricole abondamment motorisé. Les bergers ont disparu et les bergères, pourvues d'une machine à laver, d'un réfrigérateur ou d'un congélateur, ont la télévision et se chauffent au « mazoute ». La vie de tous les jours, travail mis à part, est celle de tous les Français de « l'hexagone ».

3. V. glossaire de *La langue écrite des testaments foréziens, verbo amor* : il s'agit de l'expression *per l'amor de Dio*.

4. *Lexique du parler de Poncins*, 177 D.

5. V. chanson pour la nuit du premier mai (*Lexique...*, p. 204). Le très petit nombre de nos chansons patoises est significatif et, si nous pensons aux auteurs littéraires des siècles passés, *Le Ballet forézien* n'est pas un modèle de sentiments dignes d'une ruelle de Précieuse : voir à ce sujet la communication de S. Escoffier au 98<sup>e</sup> congrès des sociétés savantes de 1973 (Bulletin des travaux historiques sous presse), « Notes de critique et d'interprétation du texte du Ballet forézien de M. Allard (1605) ».

ne sommes pas plus empotés que nos voisins ! Mais peut-être avons-nous l'âme moins sensible : nous n'avons pas de chansons de labour et bien peu de chansons d'amour.

Qu'est-ce qui nous semble digne d'être dit, en amour ? Qu'apprécie-t-on ? Comme partout, il vaut mieux être *jóyi* ou *jóyà* que laid ou laide. Le mot *byó*, *bèlà* est peu employé (*Lexique...*, *op. cit.*, 36 C). Mais encore ? Il est évident qu'il ne faut pas être trop vieux : on n'a qu'ironie pour la fille que courtise « un vieux », qu'on suppose catharreux, encore qu'il soit susceptible de *kràei jón* (108 B-C) : cracher jaune (de l'or) et même si les commères assurent *k'ó vó myè riř àvé é vyè kè bràmà àvé é jón* (p. 195, n° 58). On se moque de celui qui conte fleurette à une fille montée en graine *k'à lèz èřèy rās* (158 C) : « les oreilles rances », expression très courante en fçs loc. en 1974. Il est mieux aussi que la demoiselle « se soit pas fait parler d'elle » (fçs loc.) ou qu'elle n'ait pas trop ouvertement vu *pètà lò lu su là piřà dè bó* (27 D-28 A) « peter le loup sur la pierre de bois » (fçs loc.) : qu'elle ne soit pas trop déniaisée. Encore de nos jours, on tient à petit prix fille ou garçon *àrdi* (9 B) : hardi ou *ózá* (134 C) : effronté.

Ce qui compte avant tout c'est d'être sans infirmité, « adroit de son corps » comme nous disons en fçs loc., en bonne santé, *byã pwordtã* (154 A) et, si possible avec *là kutà byã viřyã* (47 A), « la côte bien tournée » : de bon entretien, avec un embonpoint de bon aloi. Le garçon doit être *byã kòrpwordiã* (44 B), « bien corporé » : avec un bon corps, de *gruz u* (136 A) : une bonne charpente. Les expressions ne manquent pas pour dépeindre un tel homme, *é fór làpè* (110 B), *é fór pèlà* (142 C), le mot *pèlà* étant synonyme de gros morceau ou *é gru pàpèřó* (138 A), mais l'honnêteté veut que je renvoie à ce mot sans en donner la traduction ; on précise aussi qu'il doit être *mãbrã* (121 B), « membré » en fçs loc. : avec de bons membres. Quand la carrure est trop voyante, on parle de *mwordnumã* (128 D), ce qui n'est pas le gabarit souhaité : trop, c'est trop. La jeune fille doit être solide elle aussi, sans être ni *é båtīmã* (23 A), « un bâtiment » en fçs loc., ni *inà kàvqlà* (40 D), « une cavale » : une jument, pas plus *k'é eivó* (61 D) : un cheval. On apprécie les *kwàès kmà dè bwqès* (33 C et 51 B) : les cuisses comme des bottes de chanvre, de bons *tétō* (179 B) : seins, sans, toutefois, être trop *pwordsyã* (154 C) : qui a de trop gros seins. Une fille qui a des jambes courtes fait peut-être sourire, mais on sait qu'elle sera féconde, *bàsà dè ku*, *bwònà dèz u* (22 C) : basse de c..., bonne (pour pondre) des œufs. La poésie est sûrement absente de tout cela, mais il y a une naïveté bien paysanne dans l'expression *fràcà kmà si vwordlèv fèř dèz u* (184 A), « fraîche comme si elle voulait faire des œufs » (fçs loc.) :

fraîche comme une poulette qui pondra bientôt. Les cheveux blonds *kmà d'ètòpà* (83 B) : comme de l'étope ne sont pas plus prisés que ceux qui sont presque roux et dont on dit que *é fàgwò de m'é...* (86 D) : un fagot de plus et ils s'enflammaient. Quant aux roux et aux rousses, comparés aux *ékūwīfà* (77 D), ils ont moins de chance encore de trouver épouse ou époux.

La beauté physique n'est donc pas souhaitée systématiquement chez nous : nous disons volontiers « qu'elle ne se sert pas à table » (fçs loc.). Une grande recherche dans la tenue n'est pas vue d'un bon œil. Certes, une jeune fille doit être propre et nette, *byã àrãjyà* (29 B) : bien arrangée. Un signe infaillible, naguère encore, était la propreté du tablier et les bas bien tirés : une fille se faisait toujours « reprendre » par sa mère si elle avait des bas en tirebouchon, *kè fã rimó* (163 D) ; nous disons en fçs loc. « qui font le crapaud » : mais les bas en nylon, pardon, les 'collants' ne font jamais *rimó* ! Être *luřò*, *luřòná* (115 C) : luron, -ne (toujours ainsi en fçs loc.) est permis, mais *fyèr*, *fiřà* (96 C), « fier » en fçs loc. : qui aime paraître, est de trop et le mot sous-entend un sentiment de vanité peu prisé. Un jeune homme peut être *frégã* (92 C) : fringant, voire *fàró* (88 A) : faraud ; autrefois on disait aussi *fãrõ* (88 A) avec une nuance supplémentaire de : qui porte brillamment sa jeunesse. Mais être *kwòkè* (51 D) prête à sourire <sup>1</sup>. Des qualités plus solides donc que l'aspect extérieur sont souhaitées par qui pense moins à l'amour de la carte du Tendre qu'à la vie quotidienne *ó mém rátèlì* (159 C) : au même pain de ménage. Garçon ou fille doivent être de bons travailleurs et des expressions nombreuses traduisent cette exigence. Le prétendant doit être *dı* (75 A) : dur à l'ouvrage, avoir *d'àbàtàjò* (1 B) : du débit à l'ouvrage ; on constatera qu'il *é vàyã* (187 A) : vaillant, s'il travaille vite, bien, sans se laisser et qu'il *ávãs* (12 B) : qu'il va vite. A l'idée de rapidité dans le travail bien fait, *étr àdré* (4 C) : adroit, *dégwòrdì* (68 A), *vì* (188 A), *prõ*, *vigwòřè* (188 B), « vigouret » en fçs loc. : alerte, dégagé, s'ajoute souvent la qualité de savoir-faire. En ce cas, on a *d'idé* (105 A), « on a de l'idée », parfois même *d'ãjìnà* (15 A et 84 D), « de l'engine » (fçs loc. en voie de disparaître, mais encore bien employé par les gens de plus de 50 ans) : de l'esprit d'ingéniosité,

1. Jusqu'au service militaire, les garçons, de nos jours encore, achètent les « habits du dimanche » conseillés par leur mère ou leur sœur. A l'heure actuelle, ils essaient tous, paysans, lycéens, apprentis, de ressembler aux jeunes chanteurs à la mode. Après le service militaire, ils se passent de conseils vestimentaires et beaucoup retrouvent une grande sobriété dans les vêtements. Néanmoins, depuis 1955, on ne se marie plus avec le rituel costume noir qui durait toute la vie, permettait d'enterrer tous les proches et de vous enterrer vous-même décevement.

d'invention. La future doit montrer qu'elle saura *gòvànṁṁ* (100 A) : gouverner sa maison et non la *gòvìṁṁṁṁ*, « govignonner » en fçs loc. : faire le tyranneau. Elle devra savoir *tèni là kwà d là kṁsi* (40 B) : tenir la queue de la poêle, c'est-à-dire, à la fois, savoir cuisiner et savoir mener sa barque. Ces qualités donnent bonne réputation : on juge *sèryṁṁ*, -zà qui les possède (171 B).

Les qualités de caractère les plus prisées, celles du moins qui ont suscité le plus d'expressions patoises semblent être, pour les hommes, le bon caractère, la commodité d'humeur *étr bwòn ṁfṁ* (34 B-C), « être bon enfant » (fçs loc.), nous dirions familièrement : bon garçon. Rares sont les hommes dont on dit, en patois comme en fçs loc., qu'ils sont bons comme du bon pain *bō kmà dé bō pṁ* (28 C), mais nombreux sont ceux qu'on dit *kmwòḍ* (44 A) : faciles à vivre, de *bō kwòmṁ*, « de bon command » (fçs loc.) : facile à commander, *brṁv* (30 B), « brave » (fçs loc.) : bon et serviable <sup>1</sup> ou *jātṁ* (107 C) : gentil et qui s'applique, heureusement, aussi au beau sexe. Hommes et femmes doivent être *àvènṁ*, -tṁ (12 C) : avenant, -e, *plézṁ*, -tṁ (148 A) : plaisant, -te (les deux adjectifs sont courants en fçs loc.). Il est habituel aussi de se louer de la délicatesse morale, en employant la phrase rituelle *ó, i l à dé kṁr* (44 C-D) : il, elle a du cœur. Si l'on possède ces qualités de sérieux et de bon caractère, on est *byṁ kmó fṁ* (84 A), « bien comme il faut » (fçs loc.), on a été *byṁ mōtrṁ* (126 C), « bien montré » (fçs loc.) : bien éduqué <sup>2</sup>.

Certes, avoir du bien ne nuit pas, mais on ne cherche pas l'argent avant tout ; il est bon *d'étr byṁ kṁpṁ* (41 D), « d'être bien campé » (fçs loc. en voie de disparition) : d'avoir une bonne situation. Mais il n'est pas rare de choisir époux ou épouse qui n'ait, *rèspè ké jè wò dṁv, ké sà èmṁzi ó kṁ* : « sauf votre respect, que sa chemise au c... » ; pourvu qu'on ait l'amour du travail, cela suffit. Une fille trop riche, dont on *pwò pṁ sé n àpròeṁ* (8 C), « dont on ne peut pas s'approcher » (fçs loc.) parce que trop riche, n'a pas plus de prétendants qu'une autre.

Qualités ou défauts, dès l'adolescence on commence à se regarder avec des yeux neufs ; on *s'àpṁṁ* (7 D), « on s'apinche » (fçs loc.) : on se regarde en cachette, en catimini, *à kṁṁ* (37 D). Comme on n'est pas encore blasé à ce jeu, on peut se contenter d'*àdmìṁṁ* (4 B) ou d'*àdòṁṁ* (4 C) : regarder de loin sans oser toucher. Puis s'enhardissant, garçon ou fille commencent à *futr*

1. Doux et douceur sont inusités au sens figuré.

2. Le patois de Poncins est beaucoup plus riche en expressions dépréciatives que louangeuses. Pour les mauvaises qualités des femmes, v. *Lexique...*, glos., p. 263, col. 2, 3, 264, col. 1 ; des filles p. 264, col. 2, 3 ; des garçons, p. 266, col. 1, 2 ; des hommes, p. 268, col. 3, 269, col. 2 ; des personnes en général, p. 279-280.

*lè kœ dé zyç* (192 B-C) : se ' faire de l'œil '. Autrefois, la messe était le moment privilégié pour ces truchements muets. A l'heure présente, les occasions sont plus fréquentes. Mais on sait finalement qu'on a touché le cœur du <sup>1</sup> Jean-Marc ou de la Monique s'il ou si elle vous regarde *avé dé zyç dé eurà mōrtà* (192 C), « des yeux de chèvre morte » (fçs loc. avec nuance burlesque) : des yeux langoureux. On a donc *fè é lèvâj* (112 B), « fait un levage » : séduit quelqu'un. On a pu seulement s'amouracher, *s'amourâçî* (7 A). En ce cas, le garçon dira qu'il *se n amuz* (6 D), « qu'il s'en amuse », sans intention de l'épouser. On plaint peu la fille qui s'est laissé berner *i n ã n avèv pâ si grã à pâřâ* (138 B) : elle n'en avait pas si grand à surveiller.

Si l'amour est sérieux, on va commencer à *frikâtâ* (92 B), « fréquenter » : se faire la cour. Jadis, si on s'était plu lors des veillées ou des rencontres après la messe, c'était le dimanche après-midi que *lu jœn frikâtèyã*. La jeune fille allait *ã çã* (58 C-D), « en champ » : surveiller les vaches au champ. Assise sous *nà màyiři* (121 A), « une mayère », un gros chêne, elle feignait de lire en attendant son *bwò n amî*, son *amwòřç*, son *gâlã* (6 D, 7 D, 97 C). Il arrivait, « habillé de dimanche » (fçs loc.) et, le plus souvent, restait un bon moment debout devant la jeune fille, parlant du temps, des vaches, des travaux en cours : il s'agissait de tromper les yeux à l'affût et d'avoir l'air d'être là par hasard et en passant, jusqu'au moment où il était invité à s'asseoir à côté de *là bårjîři* (20 D). De nos jours, c'est dans les bals qu'on fait connaissance et qu'on se courtise. Sans doute s'embrasse-t-on ; mais ' un baiser ' ne se dit pas, sinon pour les petits enfants <sup>2</sup>. C'est d'un ton ironique qu'on parle d'une personne *bikârřlã* (25 B), « bicarelle » : embrasseuse, et c'est avec réprobation qu'on parle d'amoureux *kè fã rã kè sè liçî* (113 B), « qui font rien que se licher » : qui ne font que s'embrasser <sup>3</sup>. C'est aussi un regard lourd d'indignation qu'on appuie sur le *susô* (175 B), « le suçon » : la trace violacée laissée par un baiser... appuyé. Il est admis, quand on a *fè fròmâyi*, *fıyãşâyi*, *pròmési* (90 C, 93 D, 151 B) : quand on est fiancés et qu'on

1. Le prénom est toujours précédé de l'art. en patois et en fçs loc. A Saint-Étienne même et dans les milieux évolués, on parle toujours ainsi. Personne n'aurait idée de nommer le... Médiateur autrement que « le Toine », sauf occasion officielle.

2. Très courant en patois et en fçs loc. *é mimî*, « un mimi ». Aux tout-petits, on demande de faire *é bã*, « un ba ».

3. On dit même si on veut marquer davantage de mépris *kinã liçîřî* ! « quelle lècherie », la *liçîřî* (113 B) étant l'habitude des vaches qui, manquant de sel, se lèchent l'une l'autre, lèchent les murs, voire le purin.

porte de *fromày*, de *sukr* (174 D) : des dragées <sup>1</sup>, qu'on puisse se *kwòŋi* (52 D) : se serrer l'un contre l'autre, *s'àfàróđđ* (4 D), « s'afarauder » : se caresser, *s'àmiràyi* (6 D, vx), de même sens, *se miŋòta* (124 C) : se mignoter. Mais *lè movéz màŋir* (119 A), de nos jours encore, font *tódr lò nđ* (130 B), « tordre le nez » : faire une grimace de dégoût si les amoureux *sé fàrjinō* (87 C), « se farginent » : s'empoignent, s'enlacent, semblent *déwòrđ* (71 B), « dévorés », *éewfđ* (78 C), « échauffés », *pwòsédđ*, « possédés » : tourmentés d'un désir violent. Encore maintenant, il faut bien penser que le mariage est une affaire sérieuse ; si les jeunes gens doivent être *byā àpàréyi* (7 C), « bien appareillés » : bien assortis, ils ne doivent pas montrer leur amour en public. Le cas est fréquent d'une fille qui, à quinze ans, a *kwòràtđ* (53 B), « couraté » : est sortie avec un garçon, s'est laissé embrasser publiquement et qui, ce feu-follet passé, n'arrive pas à se marier ou se marie sur le tard avec un garçon étranger au pays.

Se dit-on des mots d'amour ? Je me le demande : en tout cas, l'équivalent patois de : chéri, -e est inconnu. On s'appelle par son prénom, fiançailles comprises. Mariée, la femme continue d'appeler son mari par son prénom, puis, les enfants venus, elle disait jadis *nutrō pđr* : notre père ; *nutrō pđr, vèni đō d'isé* : notre père, venez donc ici. A l'heure actuelle, c'est selon : la femme peut aussi bien continuer de dire « Pierre » à son mari, que lui dire « papa » quand il y a des enfants. Quand elle parle de lui à une tierce personne, elle dit *mòn òm*, « mon homme », le mot mari étant rarement employé, même de nos jours, en fçs loc. ; elle dit aussi *lò minò*, « le mien » (très courant en fçs loc.) ; elle ne le désigne jamais sous son nom de famille <sup>2</sup>. Lorsque les cheveux sont devenus blancs, elle dit souvent, avec beaucoup de tendresse et sans aucun irrespect, *mō vyđ* (190 C) : mon vieux. Le mari appelle sa femme par son prénom, puis dit *màmà* (118 C) : maman, devant les enfants. Pour la désigner, il dit : *là Jđnà*, *là Ywòŋ* : la Jeanne, la Yvonne, ou *là fènà* (88 D) : la femme, et lui aussi finit par dire *mà ptà vyi* : ma petite vieille avec beaucoup de gentillesse.

C'est un amour sans grandes phrases, sans démonstrations en public que l'amour forézien ; mais c'est un amour sérieux, fait pour durer toute la vie.

1. On dit qu'on « porte des fromailles » en fçs loc. avec une nuance de drôlerie, mais on croit parler français en disant qu'on porte du sucre. Au Moyen Age (glossaire de *La langue écrite des testaments...*) on écrivait *fermaliis*.

2. C'était le fils aîné qui portait le « nom de maison ». Les fils cadets avaient droit à prénom devant nom de famille. On disait *Bàrn* : Berne pour l'aîné (Pierre) et *lò Jwàni*, *lò Mátèđ*, *lò Fòs Bàrn* : le Joanny, le Mathieu, le Phonse (Alphonse) Berne. L'habitude est morte vers 1950.



En 1974 sur 610 habitants il n'y a aucun divorcé. Seule une jeune femme divorcée habite au village : elle vient de la ville et travaille à Feurs ; on échange avec elle des « bonjour-bonsoir, il fait froid », mais on ne la reçoit pas. Même en cas de mariage forcé, mariage qui, parfois, va cahin-caha, on ne se sépare pas, à cause de *lu dról* (74 D), « des petits » : des enfants. Une jeune fille, qui désirait paraître évoluée, vit maritalement avec le jeune homme dont elle a un petit garçon : le couple réside ordinairement à Saint-Étienne, mais vient de temps en temps en visite au village. Chaque femme complimente la jeune femme sur la belle santé du bébé, ajoutant, d'un air apitoyé : « heureusement, ma pauvre Colette », mais ni les femmes ni les hommes ne saluent et ne parlent au père de ce bébé. Si bien que, sous la pression de l'opinion, les jeunes évolués pensent se marier, tant il est difficile de vivre *àkwòstá* (3 D), « accostés », *màryà à là kwòei* (52 A), « mariés à la coche » : en concubinage. Les textes du Moyen Age, les testaments, en particulier, montrent avec une grande abondance la puissance de la contrainte de l'opinion publique. Il est facile de comprendre que, chacun connaissant bien tous les autres, il est quasi impossible d'échapper à la règle commune d'obéissance à l'ordre établi.

Les couples cocasses font rire ouvertement *i sō byã àpàfeyi* (7 C), *byã àtélá* (11 D), « ils sont bien apariés, attelés » dit-on plaisamment de deux fainéants, de deux nigauds, de deux malpropres mari et femme. On tourne à dérision les couples trop jeunes *i sō pá sélamã sé dári l òrèlì* (120 A-B), « ils ne sont pas seulement (pas encore) secs derrière l'oreille », ou trop pauvres *i sé sō màryà ó ku d là lunà p ãjãdrã l bō tã* : « ils se sont mariés au c... de la lune (en lune décroissante) pour engendrer le bon temps ». On croit en effet que tout ce qui est semé, planté en lune vieille, en fin de lunaison, germera lentement mais portera beaucoup de fruit : l'expression est ironique, il va sans dire. A une fille trop jeune qui soupire après un mari, on disait *wà, mà miyà, màryà té dō à là kwà dó èà* (120 A-B), « oui, ma mie, marie-toi donc à (avec) la queue du chat » ou *ó ku d là kási*, « au c... de la poêle à frire ».

Les débordements « sexuels » sont jugés déplacés *én òm àmwòrè* (7 D), « amoureux » : qui au su de tout le monde avoue aimer l'amour est regardé avec malice, teintée de méfiance par les femmes, avec ironie par les hommes <sup>1</sup>. On sait bien que *kwòdr ló giyèrì* (100 B), *là gèzà* (100 C), « courir le guilleri, la gueuse » : courir le guilledou empêche de bien travailler. Si la mauvaise

1. On lui joue des tours (faux rendez-vous d'une belle, entretiens galants troublés par un vacarme incongru) et on lui lance publiquement les défis que l'on devine.



conduite est prouvée, et elle l'est vite au village où chacun s'épie, les *dévàrgōdā* (70 D) : dévergondés, *k ā jē d òtā* (134 D) : qui sont sans vergogne sont tenus à l'écart ; on évite de les recevoir ou de leur faire visite. A Feurs même, un exemple actuel confirme que nous sommes restés stricts et que la morale sociale est toujours contraignante. On parle de l'*émā* (80 A) : de l'amant, *dó matu* (120 C), « du matou », *dó rāplàsā* (158 C) : du chat, du remplaçant avec mépris et on juge plus sévèrement encore celle qui *dérāj é ménāj* (70 A), « dérange un ménage », qui trouble un ménage en prenant le mari comme amant, ou celui qui *bràs* (29 D), *brikwōl* (31 A), *kārēs* (39 C) la femme d'un autre.

Sommes-nous si pudiques au pays d'Astrée ? Je ne le pense pas : Honoré d'Urfé a pris nos paysages pour cadres de ses bergeries, dont les personnages de rêve sont des Précieux et des Précieuses. Les paysans savent, dès l'enfance, que les rives du Lignon ne sont pas toujours émaillées de fleurettes vermeillettes, qu'il y fait aigre souvent. A vivre « le tour des bêtes » : auprès des bêtes, ils savent qu'un chat est un chat <sup>1</sup> et que les paroles d'amour ne sont point la grande affaire de la vie. Comme au Moyen Age lors de leur testament, ils pensaient et pensent encore que l'important est la continuité de la famille et que cette famille se construit sur l'estime, la confiance, la tendresse mutuelles. Cette modération n'empêche pas le bonheur d'aimer ni la joie de se le prouver, mais cela doit rester décent et secret. Les longues dissertations philosophico-amoureuses de l'*Astrée* ne nous ont pas touchés. Je gage que les excès actuels de libération sexuelle ne nous atteindront pas : il fait si bon vivre aux champs...

Marguerite GONON.

1. V. glossaire du *Lexique...*, p. 253, col. 2, 287, col. 1, 288, col. 2.